

JIMMY RIOT-PÉRIÉ

Tribulations
d'un Bar à Chats
Acte N°141

Le GentleCat

*À mamie Jeanne, à Charlie Bobo et à chacun des visiteurs
du GentleCat qui aura su être une source d'inspiration.*

Prologue

(Jimmy)

La place de la République brillait de mille feux, Noël était passé depuis deux jours déjà, mais ici, à Metz, c'était toujours Noël. Les cabanes bigarrées, les sapins aveuglants, les effluves grasses... Mais surtout la foule bruyante, dans laquelle chacun talonne le pavé du pas lascif de celui qui s'est baffré trois jours durant, mais qui se laisserait encore bien tenter par une boule coco, un bretzel ou une petite choucroute...

Je ne voyais Alberte que deux ou trois fois par an, mais toujours pendant les vacances de décembre. Un Noël sans l'amie rescapée du lycée Fabert, ce n'était pas vraiment Noël. La seule amie rescapée, j'y vais peut-être un peu fort... Disons la seule amie du lycée, ce serait plus juste, mais qu'importe. En cette fin d'année 2014, tout était semblable aux autres années, mais tout était différent. Elle venait de se marier, j'avais été son témoin, évidemment. Et je lui présentais mon nouveau petit-ami, Jérémie. Il n'avait pas été convié au mariage. J'avais peur de feuilleter un jour les albums photos avec un ou une filleul(e) et d'avoir à expliquer que ce type en photo c'était mon mec de l'époque, de ne peut-être même pas pouvoir retrouver son nom. Alors j'avais été un témoin sans cavalier. J'avais eu tort. Ce Jérémie que je présentais à mon amie, c'était mon futur mari...

J'étais encore professeur en grandes écoles et mes élèves me gonflaient sérieusement... Me débattre chaque jour avec mon filet pédagogique pour essayer de réanimer un ban de carpes mortes, j'avais donné : enseigner, pourquoi pas, vivre de la pêche, non merci. Jérémie était au chômage. Il était parvenu à intégrer une grande maison du luxe français pour s'en faire jeter une fois sa mission terminée. Alors il attendait de trouver un contrat intéressant, avec un salaire d'ingénieur, bien juteux. Il candidatait à Lyon, à Paris, à Toulouse... Mais je ne voulais pas le voir partir, je ne voulais pas avorter une relation naissante.

Au détour d'un hotdog bien gras et d'une barquette de spätzles au munster dans les allées du marché de Noël – en attendant les résolutions du nouvel an – Alberte a proposé d'ouvrir un bar à chats. Une blague au milieu d'autres propositions plus sérieuses, et pourtant. De son long flot d'activités je n'ai retenu que la plus improbable. L'idée était posée : nous allions ouvrir un bar à chats. Jérémie y voyait une collaboration professionnelle, j'y voyais déjà un mariage...

Accueillir les visiteurs comme à la maison, leur proposer de profiter de la compagnie de nos petites résidentes félines, les mettre à l'aise, les inviter à se balader comme chez un ami, à explorer le lieu, à caresser les chats sans insistance, leur servir un thé, un gâteau, un brunch... Le concept était posé. Le maître-mot aussi : la bienveillance. S'assurer du bonheur de nos chats tout autant que de celui de nos visiteurs qui viendraient chercher chez nous une parenthèse inattendue. Certes il y avait bien là-dedans l'idée d'en vivre, de s'épanouir « dans son travail », sans justement jamais dire « Je vais au

travail » – simplement dire qu'on va voir les chats – mais le défi était plus enthousiasmant que l'appât.

C'est ainsi qu'un an plus tard, le GentleCat ouvrait ses portes, accueillant en son sein six petites résidentes à quatre pattes. Je m'interdisais d'abord de les aimer pleinement, craignant de faire une infidélité à ma petite européenne, Charlie Bobo. Mais rapidement nous avons eu une conversation et je m'autorisais à considérer les six princesses de salon de thé comme mes chats, à les aimer sans retenue.

Avec un recul de presque cinq ans, on y était. Tenir un bar à chats, c'était une activité plaisante, peu lucrative, mais plaisante. Envolés les rêves de duplex démesuré, de *dressing* indécent et de weekends au bord de la mer. Certains trouveraient ma vie bien en deçà de mes ambitions premières, mais le petit train-train de gérant de bar à chats me convenait bien. Plus que cela, il m'enchantait.

*

Quand est venue la fermeture administrative de mars 2020, j'ai prêté ma plume à trois de ces résidentes. J'aurais aimé être un interprète objectif, mais comment l'être ? J'ai toujours vu le mépris dans les yeux d'un chat. La boule de poils aime la compagnie de son maître comme un mari aime la popote de sa femme après vingt ans : avec mépris. On apprend à apprécier. Sinon on fait comme les quarantenaires en crise après l'abandon dudit mari : on prend un chihuahua. Et on joue la rengaine : « Je suis plus chien ».

Le prologue prendra sans doute des airs d'avertissement au lecteur à la suite de ces lignes, mais il convient de les coucher tout de même.

Dans ce roman, j'ai prêté aux chats des réflexions parfois inconvenantes, parfois scandaleuses, parfois mignonnes... Le mépris du chat qui transparait ça ou là n'est pas détestable : il est *adorablement* détestable.

La Promesse

(Nicole)

S'en souvenir comme d'hier et s'y accrocher chaque jour comme le premier. Promesse prise sans préméditation à l'impulsion d'une dispute. Un coup de griffe parti précipitamment pour un morceau de beurre. Changement d'habitude, fin des privilèges depuis une semaine... S'entendre dire « de toute façon demain tu te casses ». Le silence de ma campagne, le moteur d'une voiture qui se gare, le carillon du portail... « Bonjour ! Je viens chercher le chat ». Sa dernière caresse, sa dernière larme, sa dernière parole : « Je t'aime ma petite merdouille ». Aucune valeur. Puis le départ.

Ce gros porc venait m'arracher à la tranquillité périgrenobloise de ma vie pour faire de moi une *star* du *showbiz* lyonnais. À lui, je n'avais pas tant de raison d'en vouloir, mais mon élèveuse me dégoûtait profondément. Me livrer comme ça au premier inconnu en surpoids... Abandon monnayé, négligence honteuse. La caisse de transport, le froid de la brise, la voiture. Un aller simple pour l'obduration. « Je m'appelle Jimmy et je serai ton nouveau papa, ma chérie. Et à partir de maintenant, tu porteras un petit nom de scène, tu t'appelleras Nicole. » Et puis quoi encore ? Je m'appelle Gaïane et je ne serai plus jamais la petite chérie de personne. J'allais croquer la

Tribulations d'un Bar à Chats

solitude à pleine dent. Les humains seraient mes souffredouleurs, je ferai de n'importe lequel d'entre eux un triste pantin entre mes pattes expertes. S'y tenir à la vie à la mort : je ne serai plus jamais la petite chérie de personne...

*

1^{er} novembre 2015, 1^{er} jour du reste de ma vie.

C'était un de ces jours où mon éleveuse sortait de sa chambre alors que le soleil brillait déjà haut, elle ne travaillait pas ce matin-là. Un de ces jours où tout semblait à l'arrêt depuis la fenêtre de mon salon, tandis que je me perchais sur la plateforme de mon griffoir. Un de ces jours où il arrivait que des visiteurs viennent arracher certaines de mes sœurs à l'existence qu'elles avaient toujours connue ici. Parfois même certains de mes chatons... C'était un de ces jours que mon éleveuse appelait « le dimanche ».

Je savais qu'aucun de mes enfants n'était destiné à demeurer en ces lieux. Seule mon éleveuse restait pour la vie. Les chats, les autres, devaient de temps à autre partir pour une nouvelle vie, leur heure venue. Mais pas moi. Moi, je me sentais à l'abri de cette menace. Il faut dire que logeant là depuis quatre ans et ayant mis au monde pas moins de douze petits en trois grossesses, tous viables, j'étais une vraie bonne reproductrice. Je m'accrochais aux compliments que mon éleveuse adressait à mon endroit par le biais du téléphone à d'autres : « Et oui, encore une portée de quatre, quarté gagnant ! Gaïane, elle est bien rentable. » Je trouvais ça mignon comme mot. J'étais « bien rentable ». Je ne connaissais pas alors la sémantique du propos. J'étais si naïve.

Tribulations d'un Bar à Chats

Quelques jours avant la séparation définitive de ce premier de novembre 2015, je suis partie concourir avec une de mes filles, Joïa. Mon éleveuse nous a conduites jusqu'à cet endroit assez lointain : un quelconque salon du chat, un énième. Des centaines (j'hésiterais presque à parler de milliers) d'humains se pressaient devant nous pour nous admirer. Afin qu'ils ne puissent pas me toucher, j'étais placée sous cloche. Un véritable dôme de confinement constitué de fines barres de métal. J'y étais seule et un peu à l'étroit, mais c'était là une sécurité indispensable. Admirez-moi... Oui, je sais que je suis une belle fille, merci. Adulez-moi.

Lors de cette exposition d'octobre 2015, il y a eu deux faits assez notables. C'était mon dernier concours certes, mais il y a eu deux autres faits, plus notables encore que cette fin de parcours...

L'une : c'était la première fois que je me retrouvais en chemin avec une de mes filles. C'était une bonne chose. J'étais heureuse de voir la onzième de mes enfants rester à mes côtés chez mon éleveuse. J'étais heureuse de voir la onzième de mes enfants partager nos loisirs et nos weekends.

L'autre : nous avons eu un accident, mais rien de bien grave... Nous somnolions comme des toiles sur la banquette arrière de la berline, des toiles à exposer fièrement devant un public averti. L'artiste était au téléphone et elle n'a pas pris garde au feu rouge. Un cri, un coup de frein, un choc... Joïa projetée dans le fond de sa caisse : rien. Moi projetée sur les barreaux de ma caisse : un croc cassé. La voiture à l'arrêt, quelques larmes, des câlins. Tout allait bien. En route !

Comme à l'accoutumée en concours, une bande de vieux fans séniles a débarqué, demandant au monde entier de

Tribulations d'un Bar à Chats

bien vouloir faire place. C'était l'instant qu'ils appelaient « la présentation ». Je sortais de mon dôme et je défilais. La foule me regardait comme une icône et la horde de séniles, affublée du nom de « jury », m'inspectait sous toutes les coutures, prenant parfois le temps de me tripoter au passage...

C'était la rançon de la gloire. Qu'importe si j'aimais cela ou non : ce chemin de croix valait bien tout cet amour dans les yeux de mon élèveuse. Lors de cette exposition, je n'ai remporté aucun prix. C'est ma petite Joïa qui a tout raflé. Et j'étais heureuse pour elle, même si les étoiles dans le regard de mon élèveuse semblaient briller davantage pour elle que pour moi. « Il manque un croc à votre chat, madame. Elle réunit tous les standards et c'est sans doute une très jolie demoiselle, mais là, elle est hors-concours. »

Au retour de l'exposition, elle m'a prise en photo. Une fois, deux fois... Plein de fois. Je posais fièrement devant l'objectif. La patte sur le museau, une pirouette à gauche, les yeux fermés, une friandise, un plumeau, les yeux ouverts... Je dirais avec le recul que c'était là le dernier vrai moment de bonheur passé avec mon élèveuse. Ce dernier moment où elle me prêtait encore de l'attention, du moins encore un peu plus qu'à Joïa. Le petit déjeuner sur les genoux, le câlin au réveil, le petit bout de beurre sur la table, aller sur la table tout court d'ailleurs... Tout cela, c'était terminé, c'était désormais réservé à Joïa.

Le lendemain, alors que le calendrier affichait un 26 octobre et que j'étais devenue un simple chat parmi les chats de la chatterie, j'ai entrevu une lueur d'espoir. Une fausse. Mon élèveuse détaillait un à un les clichés de notre séance photo et les mettait en ligne. Le bruit des touches, ses regards en coin, le

Tribulations d'un Bar à Chats

son de sa voix... Je nourrissais sa fierté et elle publiait mon portrait et ma biographie sur le net afin que le monde entier puisse m'admirer. Puis tout s'est soudainement accéléré, jusqu'à ce fameux premier de novembre où je me promettais de ne plus aimer. « Ça y est ma petite merdouille, tu es sur Le Bon Coin. »

Le Livreur

(Jeanne)

L'homme frappa à la vitrine du commerce et troubla mon repos. J'ouvris un œil et je le vis entrer dans la première pièce. La lueur frémissante du jour levant filtrait à peine à travers les vitres trop poussiéreuses du sas et je ne pus distinguer que sa silhouette et percevoir le bleu ciel de sa tenue de travail. Depuis mon canapé — ou depuis le dessus du carton d'emballage du canapé encore neuf plus exactement — je le devinais grand et mince, avec une barbe fournie. Je fus d'abord indifférée par ce visiteur matinal, mais quand Jérémie vint lui ouvrir la porte d'accès, il n'entra pas. Que faisait-il là alors si ce n'était pas pour aider aux travaux en cours ? J'étais arrivée ici deux semaines auparavant et les travaux, je n'avais connu que ça. Il parla et j'entendis le son de sa voix grave résonner dans l'espace comme trop vide du lieu. Sa voix... Elle me sortit de mon demi-sommeil et je tendis l'oreille. Je sais que c'est difficile à croire cette soudaine émotion, cette prise de conscience inopinée, mais voilà, c'était lui, c'était l'Homme. La fréquence de ses basses, le ton monocorde de son élocution, l'intensité à peine perceptible du volume... Tout dans sa voix n'était que calme et volupté pour mon âme. Le mot paraît juste, mon âme. Mon âme tout entière

venait d'être ébranlée, presque frappée, par tant de douceur. Il repartit, ferma la porte et revint.

C'était un livreur. Il s'arrêtait ici porter des jus de fruits bio estampillés « la ferme bio Margueritte »... La force et la vigueur avec laquelle il ouvrait et fermait la première porte, celle entre le sas et la chaussée, la virilité qu'il déployait en claquant les cartons au sol, le bruit strident des bouteilles qui s'entrechoquaient, tout cela ne laissa aucune place au doute. Tandis qu'il répétait son inlassable manège conquérant, entreposant boîte après boîte dans un désordre étudié, je n'essayais pas même de lutter. J'étais conquise, d'emblée vaincue, défaite. Cet homme me faisait perdre tout contrôle émotionnel. Je sentis mon bas-ventre se nouer, mes pattes antérieures étaient en coton et la température de mes coussinets plantaires en était presque devenue brûlante... Les poils de ma croupe se hérissèrent sans que je ne puisse rien y faire et mes jarrets se mirent à trembler pendant que mon petit cœur battait la chamade. Je ne savais rien de cet homme, mais il venait de bouleverser ma nouvelle condition avec une infrangible certitude : je connaissais là mon premier émoi amoureux. J'étais déjà dans la fleur de l'âge du haut de mes six années de Persane, mais c'était le premier, le seul, l'unique, l'Homme inattendu que j'attendais tant. Je ne pourrais écrire ici que c'était l'Homme de ma vie. L'Homme d'une vie ne cède-t-il pas sa place à un autre fantasme sitôt qu'il le devient ? Ce type, ce livreur, cet homme, c'était l'Homme, simplement. L'Homme dans sa virilité la plus brute, dans sa diligence la plus parfaite, dans sa pureté la plus insondablement irrésistible.

Son dur labeur fini, il me passa à côté sans me regarder, ignorant ma présence comme un général romain

méconnaissait les splendeurs de la terre conquise qu'il foulait. Il entra et se dirigea vers l'établi qui servait de table à tout faire... Table à couper, table à poncer, table à manger, table à scier... Il sortit un document de la poche de sa combinaison bleue et le posa nonchalamment sur le meuble de fortune, le jeta presque. Il se plaignit de la chaleur avec son même ton monocorde, et lorsque Jérémie alla chercher un stylo, le beau livreur en profita pour entrouvrir le haut de sa fermeture éclair et m'exhiber son torse saillant à travers son marcel blanc détrempé par l'effort physique. Je ne sais s'il l'exhiba pour moi ou non. Pourrais-je prétendre que c'est à moi qu'il exhibait tout cela alors qu'il était clair que je ne sois destinataire de rien ? Disons simplement qu'il exhiba... L'échancrure de son débardeur me permit d'entrevoir le pelage foncé et frissant qui foisonnait sur son buste. Mais qui était-il ? M'avait-il au moins remarquée ? Savait-il un peu que j'existais ?

Lorsque le bel athlète eut obtenu la signature d'approbation de Jérémie sur son document, il échangea quelques mots avec lui... Ce serait lui qui viendrait porter les livraisons du mardi matin pour un temps. Il était impressionné par l'état du local, par l'ampleur des travaux, par la besogne de Jimmy et Jérémie et de leurs parents. C'était un gros chantier, pas des « petits travaux de pédé ». Il était dans le BTP autrefois puis il s'était recyclé dans le primaire pour vivre à la campagne. J'aimais la façon dont il se racontait, pas pour se mettre en valeur, juste pour meubler, juste pour informer. Il assurait les livraisons avec son camion chaque début de semaine quand son collègue Robert était en arrêt maladie. Ça arrivait souvent, trop souvent. Le reste du temps, il prêtait main-forte à la ferme bio Margueritte, une petite exploitation agricole de Donzère dans la

Drôme. C'était donc cela son « vrai boulot », un travail de mâle. C'était un homme qui sentait la terre, un paysan, un homme bio... Et quel homme ! Il finit par dire qu'il n'avait pas « le temps de glander » et qu'il fallait qu'il s'en aille « torcher » sa tournée... Non seulement c'était un noble adonis mais il y avait en plus une véritable poésie dans sa prose... Quelque chose de cru et de vrai, de pur et d'authentique.

Lorsque les travaux reprirent, après qu'il fut parti, je me languissais déjà de voir les croix rouges s'enchaîner sur le calendrier en carton de l'établi. Il reviendrait peut-être dans sept jours, si Robert reconduisait son arrêt maladie. Je me surpris à prier tous les saints du ciel pour que Robert ne guérisse jamais. Je l'attendrais, sans cesser de penser à ses bottes fangeuses et à ses ongles aux bouts terreux, sans cesser de me remémorer sa silhouette, ses traits, sa barbe... Je ne connaissais pas même son nom... Sinon j'aurais pu soupirer lascivement « Ho... Patrick... » ou « Ha... Gérard... » Mais j'étais condamnée à regarder encore et toujours son visage, à me suspendre à cette vision aussi douce et rassurante qu'une image d'Épinal... Et s'il ne revenait jamais ? L'estampe finirait sans doute par passer, par s'estomper, par disparaître. Je refusais de m'y résoudre. Il me fallait un nom auquel m'accrocher, un mot, un concept presque. Les images s'atténuent, les souvenirs s'édulcorent, mais les idées ne meurent jamais.

Je descendis de mon carton et allai consulter le document ratifié puis abandonné en coin de table à tout faire. Je ne savais pas si j'allais pouvoir y trouver une réponse... La désignation de la ferme, l'adresse, les descriptifs trop complets de la commande, la date de livraison... Au milieu de ce fatras d'informations inutiles, sur cette feuille aux caractères

minuscules, quelle fut ma joie lorsque je parvins à décrypter le nom au-dessus de sa signature : Didier. Oui, Didier... Un dérivé direct du latin « *desideratus* » qui sonnait comme une prédétermination au désir... N'aurait-on pu lui trouver un nom autrement plus parfait ? Et je divaguai. Didier, Didier de Donzère en Drôme, demeure ici encore, reviens ! Dis et redis des dialogues vides, donne-moi des odes... Le nom de Didier retentissait en moi comme une allitération capiteuse, aussi violente que bouleversante... Il était parti depuis des heures, mais j'étais encore là, la journée entière, à m'enivrer de lui. Et c'était tout ce que je pouvais faire depuis toujours : j'étais née pour aimer...

Ce serait un livre sur les hommes... Et comment pourrait-il en être autrement ? De toute ma vie au GentleCat, je n'avais rien connu d'autre que cela : tomber amoureuse, encore, d'un homme, du même homme, du prochain, ou d'un semblable, virevoltant, frémissant, pleurant, admirant. L'histoire de ma vie de chatte étant faite et dé faite au gré des hommes qui y entraient et en sortaient, parfois côté cour, souvent côté cœur, pour une scène ou pour plusieurs... Et moi j'étais là, une figurante au premier plan, presque une spectatrice poussée dans le champ. Aucune décision ne venait jamais de moi vraiment. Je n'étais que l'actrice secondaire de ma propre épopée, une Persane en fleurs à la recherche de l'Homme, à la recherche de la compagnie des hommes. Comment raconter mon histoire autrement qu'à la troisième personne alors ? Ce serait un livre sur les hommes, un livre où ce « elle » valserait d'un homme à l'autre, passerait de ces bras-ci à ces bras-là : ce livre ce serait mon carnet de bal. Et mon anti-héroïne ne se dessinerait qu'à travers les traits, tantôt esquissés, tantôt

Tribulations d'un Bar à Chats

appliqués, de ces visages d'hommes. Elle serait une Persane diaphane, sans contours précis, qu'on devine à peine entre les lignes d'une liste au masculin singulier, une liste ni trop longue ni trop exhaustive, une liste qui laisserait peut-être juste le temps de se saisir de son personnage, comme les hommes se saisissent d'elle...

Gloire partagée

(Nicole)

3 décembre 2015, 34^e jour du reste de ma vie — 1 mois, 2 jours.

Cela faisait maintenant plus d'un mois que j'étais confinée dans ce local avec cinq chattes. Chacune d'entre elles était plus méprisable que l'autre... Je tentais de faire bloc avec elles contre nos ennemis communs, mais aucune ne suivait ma logique imparable. Un long mois déjà que nous étions séquestrées ici par deux humains, « les BG ». Jérémie, le Benêt, et Jimmy, le Gros.

Étions-nous amies, ces cinq filles et moi ? Nous étions aussi attachées les unes aux autres qu'auraient su l'être six filles placées en quarantaine dans un espace confiné loin de leur famille, contraintes d'oublier leur premier destin pour toujours, déçues par l'abandon abrupt, choquées par la rupture soudaine. Notre seule distraction : les travaux sans cesse plus bruyants et incommodants dans le local. Notre seule porte ouverte : la prophétie d'une vie meilleure scandée inépuisablement par les BG. « Bientôt, on va commencer les filles, on espère qu'on aura du monde. Vous verrez, les gens vont venir vous faire des câlins en buvant un bon thé. » Mon éleveuse m'avait livrée contre quelques billets à deux mafieux prêts à tarifer mon attention...

Tribulations d'un Bar à Chats

Le propos sera peut-être choquant, mais inutile de se mentir : j'avais l'impression d'être une pute.

Puis le 3 de décembre est arrivé avec sa promesse de gloire. Le rangement des outils, le nettoyage, l'ameublement soudain, les pâtisseries, les boîtes de thé, la vaisselle... Le lieu semblait prêt, mais les BG, non contents d'eux, étaient dans un état de stress permanent. C'était lamentable. S'il y a bien une chose dont nous, les chats, nous pouvons nous targuer, c'est de notre confiance en nous. Nous sommes conscients de notre propre valeur. Ils avaient plutôt bien bossé : le sol, l'abattage des murs, le placo, l'électricité, la peinture, la déco... « On ne s'en est pas trop mal sorti. Et on a presque tout fait tout seul. » Même les lauriers de leur travail, ils étaient incapables de les ramasser. Et pourquoi ? Parce que quatre vieillards, leurs parents, étaient venus leur donner un coup de main. Ils étaient tous les deux lamentables.

Tout semblait prêt pour l'inauguration du GentleCat, mais ce n'était pas encore assez. Le Gros a disparu pour aller « se préparer ». Après un mois de travaux à temps plein sans jour de repos, il était devenu sacrément négligé, un vrai gueux : la barbe hirsute, les cernes violets, les cheveux gras, les fringues bigarrées, mal assorties et peinturlurées, les chaussures trouées et plâtrées. Il n'était déjà pas terrible, mais alors là... « Tu as fait une boule de poils Nicole ? Ça va ma chérie ? » Non, pas du tout. Tu t'es vu ? Oublie mes poils, t'es à gerber le Gros, c'est tout.

Il a disparu quelques heures et il est revenu, rasé, apprêté, coiffé... Presque endimanché. Il n'était pas allé simplement se préparer. Non. Il était allé chercher de quoi NOUS préparer. C'est avec un grand sourire qu'il a sorti un petit

sac de son *tote bag*. Au Benêt : « Regarde Chou, j'ai réussi à trouver un collier de chaque couleur pour chaque chat et j'ai même réussi à leur faire graver une médaille chacune. » Fabuleux. Comme si ma dépersonnification forcée n'avait pas été convenablement violente, j'allais devoir être victime d'un délire fétichiste de numismate ventripotent et porter une médaille rouge sur laquelle était écrit un « Nicole »...

Les autres filles ne faisant pas cas de cette insulte, je me laissais faire. Mais je bouillonnais. À l'extérieur, j'étais absolument parfaite et je me pliais à ce qu'on me demandait. Intérieurement, je hurlais. Seule la Bengal, Alberte, s'était autorisée une petite rébellion. Ce collier, elle n'en voulait pas. Cette vie, elle n'allait pas jusqu'à dire qu'elle n'en voulait pas, mais elle était sur le bon chemin. Cependant, ses méthodes étaient trop explicites et les BG, certes méprisables, pas non plus débiles. Elle a eu droit à son collier, comme nous toutes. Le sien était vert. Elle n'a obtenu à cor et à cri qu'un privilège, un seul : celui de se voir ôter le grelot. C'était déjà ça, mais à quel prix ? Bien qu'elle eût alors pu être une alliée de choix pour son incontestable agilité et son caractère dominant, bien qu'elle eût par la force physique rapidement pris l'ascendant sur les autres filles, je prenais une décision radicale. En temps de crise comme celle que je traversais, un chat ne devait pas agir à l'encontre d'un autre chat. Mais je n'avais pas la possibilité de transiger : elle se sentait l'âme d'un caïd, elle allait en fait devenir le pantin de la première phase de mon plan expert.

Ce fameux 3 de décembre, à en croire les BG, tout le beau monde lyonnais allait débarquer. C'est le Gros qui s'était occupé de lancer les invitations dématérialisées. Deux filles sont arrivées en début de soirée. Les cinq chattes en fleurs,

comme une seule et même bête à vingt pattes, se sont ruées sur elles. Les caresses, les bisous, les ronrons... « Bonsoir, Manon et Lisa, je suis Jimmy. Bienvenue. Vous vous êtes habillées en noir, c'est bien. Je vais vous donner vos petits accessoires et vous faire le *briefing*. » Des hôtessees d'accueil... Hé, les chattes, gardez vos charmes pour les vrais invités. Ces deux-là viennent travailler pour nous, ne vous fatiguez pas. Laisser les BG les gérer.

Un sachet jaune encore fermé, un serre-tête, des oreilles triangulaires, une petite queue de chat, des gants... Le Gros m'avait affublé d'un collier ridicule, mais ce n'est pas avec moi qu'il avait été le plus sadique. Nous n'allions pas être les seules à vendre nos charmes pour gagner notre croûte, une bonne nouvelle. Pour ce qui était d'être burlesques, nous n'étions pas les plus mal logées, encore une bonne nouvelle.

Rapidement, les invités, les vrais, sont arrivés. On m'avait promis le gratin lyonnais, j'ai eu droit à des blogueuses. Non contentes de partager leur vie triviale et révoltante sur les réseaux, elles étaient là pour tout expliquer au monde. Que faire, quoi boire, où aller, pourquoi s'épiler, comment se maquiller ou s'habiller... Une bande de troubadours dégénérés en mal de gloire, prêts à tout pour se faire rincer gratuitement moyennant un peu de visibilité aux BG et à leur GentleCat. Je n'avais pas encore eu l'occasion de les voir en société. Ils étaient différents. Assez semblables à eux-mêmes pour ce qui était d'être pathétiques, mais autrement différents. Nul n'aurait pu imaginer que le Gros, de nature assez exubérante, serait si timide face à ses invités. S'enfermant derrière le bar pour servir, il a cédé la place au Benêt qui discutait avec les blogueuses et les journalistes. Il avait peut-être raison. Le sourire niais du Benêt

renforçait les invités dans leur sentiment de toute puissance. C'était important de laisser ces invités croire qu'ils étaient vraiment le gratin lyonnais... D'autant que les BG, eux, n'avaient aucun doute sur la question et semblaient très satisfaits de leur répertoire.

Durant l'espace d'un instant, quelques dizaines de secondes à peine, tous les deux se sont retirés dans l'arrière-boutique. « Ça se passe bien, je suis content. Ils ont l'air d'aimer. J'ai trop mal au ventre : une soirée pour eux, des mois de travail pour nous... Allez on tient le coup et on sourit ! » Je ne pouvais pas tolérer plus longtemps ce semblant de joie dans le propos de mes bourreaux. Il fallait que j'intervienne, discrètement, mais rapidement. Je suis allée chercher Alberte. Arrête de jouer avec elle. J'ai vu son blog, elle fait 500 likes par articles, elle sert à rien. Suis-moi, il y a quelqu'un qui est fan de Bengal, t'es attendue. N'oublie pas : trente secondes et tu reviens directement ici miauler, et fort ! Je l'ai emmenée vers le milieu de salon. Vas-y ma jolie, fais ton *show*. Peu tactile, fuyante, tendance asociale, tortionnaire avec les chats... Il y a bien des choses à reprocher à Alberte, mais elle est belle et le *show*, elle sait faire... « Han, mais comment elle est trop *oversmart* la Bengal, truc de dingue, tu bosses où, j'adore ta robe, tu veux ma carte ? » J'ai profité de la béatitude générale de tous ces débiles pour faire rapidement ma petite affaire et je suis venue voler la vedette. Oui, je ne suis qu'une Exotic Shorthair, mais j'ai fait des concours... Le *show*, moi aussi, je sais faire. Et sans me fatiguer.

Les BG ont entendu Alberte beugler conformément à mes indications, dans le salon baroque, à l'écart de la foule. Le Benêt est arrivé. Un joli fauteuil rose, le molleton velours

humide, l'odeur du marquage, la tâche persistante... Le moral des BG est redescendu d'un coup, d'un seul. Je n'allais pas les laisser exulter sur le succès de leur soirée bondée de faux *cyberpeople* autoproclamés. Ma promesse était tenue, ils allaient souffrir sans savoir pourquoi. Évidemment, je n'avais rien à voir là-dedans. « Ben oui, c'est encore Alberte. Elle va nous en faire voir de toutes les couleurs elle ! » Si simple... Le sobriquet du Benêt lui allait à ravir. Une chiffonnette, du produit antitache, un désodorisant à la menthe... Le voir nettoyer mon urine sous l'œil désabusé de la fausse presse... Exquis.

Au cours de la soirée, le Gros est sorti seulement une fois de son bar. Un invité de choix arrivait. Des chaussures en cuir marron impeccablement vernies, un pantalon de costume parfaitement repassé, un revers à peine suffisant pour dévoiler la pointe d'originalité de sa tenue : des chaussettes bordeaux. Je dirais qu'à priori, c'était la seule personne un tantinet digne d'intérêt que j'ai vu à la sauterie. Pour le saluer, j'ai dû attendre la fin des mondanités journalistiques. Posture de bonhomme viril, sourire d'homme politique, début des flashes, petit saut sur le bar, coup de tête, regard fixe et à nouveau les flashes... De toutes les chattes, c'est moi que le maire d'arrondissement a saluée en première. Et c'est aussi moi qui ai fait la une des tabloïdes locaux à côté de lui. C'était là le début de mon plan machiavélique, un dessein de longue haleine dont le premier rouage était posé, et bien posé. Les BG étaient les esclaves obstinés de notre groupe félin, des ramasseurs d'urines endimanchés, et moi, j'étais une reine en ces lieux, discrète, mais déjà adulée.

Le Régulier

(Jeanne)

Un homme peut partir, revenir, avoir des envies d'ailleurs, en aimer d'autres, ailleurs. Mais après tout, tant qu'il revient toujours, n'est-ce pas là une preuve d'amour indéfectible ? L'amour peut-il d'ailleurs être autre chose qu'une preuve d'amour ? Elle se fiche de savoir qui peuvent être ces autres aimées et combien il peut y en avoir. L'essentiel étant que son régulier revienne toujours, avec la plus ferme et la plus solide des régularités. C'est là sa qualité première, l'essence même de cet homme aux mille visages. Et que voilà un terme trop générique s'il en est : le régulier... Derrière ce mot, après quelques mois à peine, peuvent déjà siéger bien des hommes ! Rien qu'en considérant le mardi, premier jour de sa semaine en six, elle en dénombre au moins cinq : le poète maudit, un homme hirsute, vraisemblablement sans domicile, imperturbablement assis au fond du bar, cachant ses chaussures trouées sous la table basse et mandant un stylo sans se déplacer, pas pour se montrer désagréable, pas pour être servi ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, simplement pour ne pas se lever et trahir sa pauvreté aux yeux de tous ; l'étudiant en théologie avec sa sempiternelle croix en bois et sa raie bien laquée qui enchaîne presque compulsivement les lectures analytiques des psaumes

et des versets qu'il connaît déjà par cœur ; le gothique asocial et sa longue chevelure trop entretenue d'homosexuel refoulé qui s'installe ici pour mater les patrons dans le plus grand secret, parfois même pour fantasmer sur un stagiaire ; le gratte-papier de l'immeuble de bureaux au coin de la rue qui vient fuir ses responsabilités familiales, racontant à son épouse inquiète au bout du fil qu'il finit un dossier ; le jeune Matéo, fils de la voisine d'en face, attendant le retour de sa mère en faisant ses devoirs de lycéen devant un chocolat chaud signature caramel, toujours sur la même table, toujours à la même heure... Des réguliers, elle peut déjà en compter toute une armée, alors c'est dire combien le terme est générique. Mais elle préfère ne pas y déroger, jamais : chaque homme ayant ses habitudes ici n'est, et ne doit être, rien de plus qu'un régulier. C'est pour elle une cuirasse sémantique inviolable... Le régulier, c'est n'importe lequel d'entre tous ces hommes, il est interchangeable, insignifiant, insipide, indéterminé, inconsistant, insuffisant et inoffensif... Interchangeable surtout. C'est un corps rassurant qu'elle évite de toute son individualité, il n'est ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni aimable, ni déplaisant, il est là, simplement là. Pour une Persane courtisane, s'enticher d'un régulier, donner de la substance à sa présence, c'est comme creuser sa propre tombe...

Des régulières ? Non, des régulières il n'y en a pas. Elle n'en veut pas. Certaines femmes, des clientes, viennent sans doute elles aussi encore et toujours à la même place, à la même heure, dans le même but... Des Nadjas, des Odiles, des Capucines, des Maevas, des Carolines... Mais d'elles, elle ne s'en occupe pas. Au mieux, elle daigne s'installer sur leur manteau et y dormir. Et ce n'est déjà que trop d'honneur. Elle

Tribulations d'un Bar à Chats

ne vit que pour les hommes, si rares et si précieux en ces lieux, que pour ces réguliers sans prénom ni visage.

Et pourtant...

Il y a tout de même un régulier qui a su devenir « le régulier ». De fait, il a droit de cité là où tous les autres ne peuvent prétendre à rien : une odeur, un visage, des mains, un nom même. L'heureux élu s'appelle Bastien. Un dérivé du grec Sebastos, « honoré » ou « couronné ». C'est comme écrit ; quelque chose d'aussi gros, d'aussi grossièrement coïncident, ça ne s'invente pas. C'est un régulier du jeudi, un jeune actif trop nostalgique qui tente de ne pas vieillir en perpétuant la tradition de ses sorties estudiantines de fin de semaine de cours... Il traîne inlassablement son paquetage, une mallette en tissu gris avec des poches multiples, dont une pour son ordinateur portable. Ses costumes suintent la monotonie. Tout en lui laisse entrevoir les prémices d'un burn-out professionnel de responsable de bureau toujours au garde-à-vous, un petit contremaître désabusé et débordé qui se débat dans l'immensité d'un open-space comme un poisson rouge qui se noie dans son bocal, un simple pêcheur de lotte du Croisic perdu dans la cabine de sous-officier d'un navire de guerre, ici, dans la grande ville fauve... Mais il vient au GentleCat une fois par semaine, il s'accorde une permission, un douillet cocon réconfortant. Bastien est un régulier de la première heure, débarqué très rapidement au bar à chats, à peine quelques jours après l'inauguration, et il y a pris ses quartiers. Ce canapé central en cuir sur lequel il s'installe chaque jeudi soir, c'est sa guitoune. Et elle, elle est toute la quiétude dont ont pu rêver les Gengis Khan, les Attila ou les Sylla à leurs instants de repos du guerrier.

Elle le remarque dès le premier jour. Serait-il devenu un habitué si elle ne s'en était pas préoccupée ? Rien de moins sûr.

C'est la virilité olfactive de cet homme qu'elle a tout de suite trouvé plaisante : un mélange un peu trop vert de menthe et d'eucalyptus en aérosol avec quelques notes de limette dont l'acidité suffisait à peine à couvrir son odeur naturelle de mâle transpirant, souvent corrosive, parfois presque métallique... Chaque jeudi, ces arômes si particuliers flottent en buée sous le plafond bas de la mezzanine. Et le premier soir, c'est cette odeur qui la fait descendre de sa plateforme pour aller à sa rencontre. Ce qu'elle ressent est assez complexe, elle est perturbée, quasi désabusée... Il est là, avec deux amis, un brun, mince, et un petit, blond, et il ne brille pas vraiment. Elle est tiraillée entre d'un côté ce qu'elle observe, ce qu'elle entend et tout ce que ce garçon offre à voir ici en société, et, d'un autre côté, tout ce qu'elle sent, tout ce que son instinct de chatte lui impose comme la vérité vraie. Cette personnalité équivoque, celle de Bastien, elle pourrait la décrire rien qu'en se fiant à ses narines de Persane. Son surplus de virilité qui déborde de partout, il le cache derrière le masque — trop bien forgé par une éducation catho-bobo — qui lui donne des airs de métrosexuel délicat. Pourquoi sinon camoufler la chaleur d'un cuir de fond avec des notes de tête aussi acidulées ? Mais elle a confiance en son nez : cet homme, au fond de lui, par sa nature même, c'est un guerrier. Il ne faut pas minauder avec ce genre d'homme... Ce qu'il faut, c'est lui donner ce qu'il est venu chercher sans se poser plus de questions, il faut être somme toute assez primaire pour satisfaire son ambition profonde de conquérant. Elle connaît les mondanités et la coquetterie, mais s'exécuter sans broncher, elle sait faire aussi. Elle se dirige donc vers lui passant

de l'accouder au dossier et du dossier à l'autre accouder, frottant le pelage de son plastron sur les doigts longs et fins parfaitement entretenus de cet homme... Un guerrier-pianiste à n'en pas douter. Au fur et à mesure qu'elle se laisse glisser vers son corps assis, il n'y a plus de place pour le doute : l'odeur de ces tâches sur les emmanchures de sa chemise est bel et bien celle d'un mâle dominant.

Elle ne comprend pas ce qui dans son instruction d'enfant ou d'adolescent a pu marquer à ce point la virilité du sceau de la honte... Pourquoi être si discret et s'incliner ainsi face à un brun chétif et un blondinet transparent ? Les deux types se congratulent mutuellement, déblatérant sur leurs prétendues conquêtes, ils rient fort, parlent fort... Bastien les flatte sans jamais se mettre en avant. Il y a là quelque chose qui la dépasse. Elle prête attention à leur propos pour tenter de comprendre et attrape au vol des informations sans grand intérêt... Bastien n'est pas réellement musicien : il travaille dans un fleuron historique de l'industrie de télécommunication française en tant qu'informaticien. En tout état de cause, il gagne en effet sa vie en caressant un clavier du bout des doigts, c'est donc bien un pianiste. Le blondinet entreprend de lancer sa marque de vêtements et le brun chétif est « chasseur de têtes » dans un « service de ressources humaines »... Que voilà quelque chose de bien flou. Ce brun, c'est encore le moins viril des trois et il prend l'ascendant sur tout le monde. Incompréhension dubitative. Ce type exhibe son tableau de chasse de la semaine sur l'écran de son téléphone par le biais d'une application nommée *Tinder*... Une application du genre « chasse et pêche » où les chasseurs de têtes peuvent ranger et classer leurs trophées. C'est forcément cela. Les femmes sont

parfois insupportables, mais pas non plus débiles au point de s'offrir en spectacle comme des bêtes de foire. Aucune femme ne pourrait déceimment s'inscrire là-dessus. C'est donc cela son travail : conquérir des femmes, les tester, les prendre en photo. Elle, elle ne comprend ni son métier ni surtout l'utilité que cela peut avoir... Néanmoins, elle apparente ça à une sorte de recherche sociale, de constitution d'une banque d'images peut-être, pour le grand département scientifique des « ressources humaines ». Peut-être même est-il question de classifier les reproductrices humaines potentielles... Le brun chétif serait un peu comme un botaniste à ceci près que ce qu'il répertorie, teste, note, ce sont les femmes. Et il convient de reconnaître que ses sujets d'étude sont évalués selon des critères très objectifs, ressemblant peu ou prou aux critères de concours félins... Et le blond insipide, comme s'il avait les compétences du brun maigrelet, pose, lui aussi, un jugement final, se contentant souvent de répéter bêtement : « pas bonne » ou « trop bonne ». En somme, ça ne va jamais, aucune n'a su être simplement aussi bonne qu'escompté au cours de ses tests. Bastien, lui, rit, discrètement, jetant parfois un son trop rauque, trop grave, trop masculin, plaçant aussitôt sa main devant sa barbe naissante et se raclant la gorge, comme pour s'excuser de ce trop-plein de virilité qui s'est échappé, qui a débordé, comme pour laisser toutes ses expressions corporelles signifier aux deux autres : « Pardon, je vous respecte dans votre faiblesse, continuons d'être bons amis. »

Ainsi se passe cette première rencontre avec Bastien. Et il ne tarde pas à devenir un régulier de choix. Les jeudis soir, elle n'écoute plus rien, elle n'entend plus rien, elle sent. L'oreille collée sur le pectoral de son Bastien, pendant qu'il se

cuite avec ses amis à coups de tasses de *Golden Jasmin* et de *Pêcher du Tibet*, elle se grise de son odeur troublante, ne comprenant toujours pas les entraves avec lesquelles il s'autobride, les acceptant simplement. Quand vient l'heure du départ, elle plonge son nez plat sur l'entournure de son veston d'un kaki terne et respire à pleins poumons, à plein cœur même. Elle sent l'enivrant parfum de Bastien envahir ses petites bronches, puis elle sent chacune de ses bronches insuffler cela dans son sang et enfin son cœur s'en emplit...

Cette effluence, celle qu'amène avec lui le régulier, devient une saveur à la Proust, sa délicieuse madeleine du jeudi. Elle a été prise au piège de son propre esprit trop romantique et tous les éléments de ce puzzle déconstruit avec soin se mettent en place malgré elle ; une corrélation parfaite mais fatale : son odeur, son visage, ses mains, son nom, Bastien. Il ne faut pas qu'il soit Bastien, mais il ne peut plus simplement être un régulier parmi tant d'autres. Ainsi, il sera « le » régulier... Et il ne sera rien de plus, quand bien même cela sonne comme une litote antiphastique ridicule. Comment continuer à prétendre que le régulier est interchangeable, insignifiant, insipide, inconsistant, insuffisant et surtout indéterminé alors même qu'on y fait référence avec un article défini ? Et comment, encore, prétendre qu'il est inoffensif et garder la fière allure d'une amazone indomptée alors que ce guerrier moite lui a fait déposer les armes en Tendre-sur-Estime avant de l'embarquer pour les Terres Inconnues, au-delà de la Mer Dangereuse ? Elle s'en fiche et décide d'éluder la question en s'accrochant à sa carapace fendue, comme une tortue à l'agonie dans un siphon. Tomber amoureuse, c'est son travail, ici, au GentleCat, encore faut-il savoir s'en contenter et ne pas aimer, elle le sait.

Tribulations d'un Bar à Chats

Ce début de roman vous a plu et vous a donné envie d'en lire plus ? Ce qu'il va advenir des amours de Jeanne et de la rage de Nicole vous intéresse ? Alors n'hésitez plus ! Choisissez entre le format e-book ou le format papier en cliquant sur un des deux liens ci-dessous. Merci pour votre lecture en tout cas.

Je veux mon livre !

Je veux mon e-book !

Tribulations d'un Bar à Chats

Prologue	- 9 -
La Promesse	- 13 -
Le Livreur.....	- 18 -
Gloire partagée	- 24 -
Le Régulier.....	- 30 -
Empathie obséquieuse	- 37 -
Le Régulier (2)	- 42 -
Oraison d'une Soubrette.....	- 50 -
Crime de Lèse-Majesté.....	- 57 -
Transsubstantiation politique	- 61 -
L'Architecte	- 68 -
Déliquescence du Parti	- 75 -
Le Commercial.....	- 82 -
Santa.....	- 90 -
Les Joyaux de la Couronne	- 94 -
Alacrité entravée.....	- 97 -
Pantalone	- 106 -
Eden.....	- 112 -
Déboires et Recrutements.....	- 119 -
Crime scatologique au GentleCat.....	- 125 -
Un Bouquet dans le Clapier.....	- 131 -
L'implacable Alibi de Lady la Persane	- 137 -
Le Mari.....	- 144 -
Le Fils.....	- 151 -
Vaines Expectances chevelues	- 160 -
L'Arrogance d'une Bengal.....	- 166 -
Échappée consentie	- 177 -
Le Fils (2).....	- 184 -
Prévarication intentionnelle.....	- 193 -
Le Poète.....	- 197 -

Tribulations d'un Bar à Chats

Débonnairété raisonnée	- 204 -
Le précieux Témoignage de la Somalie	- 212 -
L'Addiction de la Scottish.....	- 219 -
Le Commercial (2)	- 231 -
Proies impavides.....	- 238 -
Jeu à somme nulle avec une Curl	- 246 -
La Sanction de la Sororité	- 257 -
L'Amant	- 266 -
Sapience confinée.....	- 272 -
L'Amour est mort.....	- 279 -
Épilogue	- 285 -

Suivez la vraie vie de Jeanne, Louise, Nicole
et toute leur adorable tribu sur nos réseaux :

www.Facebook.com/leGentleCat

@legentlecat sur Instagram

www.leGentleCat.fr